

Un nouveau regard sur la “tomba del medico” (Morlungo, Vénétie) *

par Muriel PARDON-LABONNELIE **

En 1984, Simonetta Bonomi a attiré l’attention des historiens de la médecine sur une découverte archéologique majeure faite cent ans auparavant à Morlungo, en Vénétie (1). Son catalogue des trouvailles inventoriées donne un excellent aperçu du contenu extraordinaire d’une tombe de l’époque flavienne, actuellement conservé au Musée National d’Este (2). La “tomba del medico” est exceptionnelle à plus d’un titre. La quantité, la diversité, la forme, la qualité et l’intégrité des objets exhumés sont d’abord insolites. Ont surtout été enfouis une grande quantité d’ambre, un cadran solaire portatif retrouvé intact et quatorze remèdes, dont deux empreints, ainsi qu’une douzaine de fragments (3), des vestiges d’autant plus précieux qu’ils sont extrêmement rares et associés dans un contexte funéraire. L’élaboration d’un nouvel inventaire et d’une étude synthétique des cachets à collyres (4) comprend naturellement l’analyse chimique non invasive des restes de remèdes inscrits conservés à Este (5). Trente années se sont écoulées depuis la parution de l’article de Simonetta Bonomi : la multiplication des trouvailles et l’apport des nouvelles technologies offrent l’occasion de compléter les informations apportées par l’inventaire de 1984, et de renouveler notre regard sur l’activité professionnelle et sur la position sociale du défunt (6).

Le contenu de la “tomba del medico”

Dans le monde romain, les objets qui accompagnaient un mort étaient généralement ses instruments professionnels (7). Il est certes souvent difficile de distinguer les outils utilisés en médecine des objets destinés à l’hygiène, à la cosmétique, à la couture ou à la cuisine (8). De plus, les récipients en céramique ou en verre ont fréquemment un usage funéraire (9). Enfin, comme les trouvailles archéologiques, les occurrences des noms d’instruments attestés dans les textes médicaux antiques montrent que les médecins romains ne recouraient qu’exceptionnellement à des outils spécifiques. Ralph Jackson, *curator* des collections romano-britanniques du British Museum et spécialiste de l’instrumentation médicale gréco-romaine, signale ainsi les multiples usages domestiques potentiels de l’aiguille qui porte le numéro 24 dans la publication de Simonetta Bonomi (10). On pourrait faire la même remarque à propos des douze récipients inhumés (11). Cependant, cette instrumentation comprend des remèdes et, alors que les instru-

* Séance du samedi 15 février 2014.

** muriel.labonnelie@u-bourgogne.fr, 35, rue Esquirol, 75013 Paris.

ments sont rarement estampillés (12), l'instrument n° 23 porte l'inscription *SECVNDI* : probablement une marque de fabrique, ce terme inscrit le défunt au nombre des clients des rares ateliers revendiquant la production d'instruments médicaux (13).

La tombe contenait trente-six objets (14), dont des restes de remèdes inscrits. Le nombre des instruments retrouvés lors des fouilles archéologiques de tombes est rarement aussi élevé. De plus, seuls cinq sites comprenant des fragments de remèdes inscrits ont été recensés à ce jour (15). De fait, selon le *Digeste*, les médecins décédés n'étaient pas inhumés avec leur matériel dans le monde romain antique : "Lorsque l'instrumentation d'un médecin a été léguée, les collyres, les emplâtres et tout le matériel nécessaire pour confectionner un médicament ainsi que les outils sont cédés par testament" (16). Ainsi, malgré son aspect modeste (17), la sépulture de Morlungo atteste, chez les proches du défunt, la volonté d'associer son souvenir à une activité professionnelle requérant vraisemblablement un grand savoir et procurant en tout cas une grande richesse.

La diversité des instruments médicaux inhumés montre l'étendue de la gamme d'outils que le médecin avait à sa disposition. Parmi ces objets, les douze instruments métalliques (18) attirent immédiatement l'attention : non seulement tous sont en bronze, mais neuf d'entre eux sont même décorés (19). Les instruments médicaux étant rarement ornements dans l'Antiquité (20), cette singularité souligne les soins particuliers dont a été entourée la fabrication de plusieurs instruments coûteux inhumés à Morlungo. L'instrument n° 23 est même à ce jour un *unicum* dont l'usage n'est pas encore défini (21). Cette instrumentation médicale commémore donc sinon le grand savoir, du moins la grande richesse du défunt. Le médecin de Morlungo pratiquait aussi bien des soins thérapeutiques ordinaires que des opérations singulières exigeant un haut degré de qualification professionnelle. Son instrumentation rappelle ainsi une fortune exceptionnelle, acquise par l'exercice d'un art médical réclamant des compétences diverses et nombreuses, parfois très spécifiques. Daté de l'époque flavienne (22), le contenu de cette sépulture est caractéristique de la période à laquelle les médecins de l'empire se voient accorder d'importants privilèges juridiques et socio-économiques (23). La volonté de laisser un témoignage de la richesse et de la position culturelle et sociale du médecin se manifeste également dans l'inhumation d'une grande quantité d'ambre, d'un cadran solaire portable et d'une boîte présentée comme un porte-parfum : ces objets commémorent peut-être également l'activité thérapeutique du défunt. Dans la tombe se trouvaient d'abord cinq fragments d'objets en ambre, dont l'un mesurait 6,4 cm de longueur et dont un reste de statuette mesurait 3,5 cm de hauteur (24). Or, pour Pline l'Ancien, l'ambre constitue un signe de richesse ostentatoire : "Le prix de ce genre de luxe est si élevé que la représentation d'un homme, si petite soit-elle, coûte plus cher que des hommes vivants et vigoureux" (25). Bien qu'Aquilée ait été un grand centre de travail de cette résine (26), l'inhumation d'une telle quantité d'ambre commémore manifestement l'exceptionnelle fortune du défunt. Ce signe de richesse est peut-être également un attribut professionnel. On accordait en effet de nombreuses vertus thérapeutiques à l'ambre dans le monde romain. Cette résine passait notamment pour être particulièrement efficace en cas d'affection oculaire : sa couleur évoquait celle du soleil (27) ; son nom, qui signifiait en grec "urine de lynx" (28), évoquait un animal auquel était attribuée une exceptionnelle acuité visuelle (29) ; Pline l'Ancien prescrivait une variété d'ambre triturée avec du miel attique pour combattre l'obscurcissement de la vue (30) ; d'après les *Cyranides*, un morceau d'ambre gravé devait être porté en amulette en cas de vision émue et de suffusions oculaires (31). L'ambre était également prescrit en cas de jaunisse, de maux de gorge, des

amygdales, d'estomac ou d'oreilles, de dysurie, de calculs de la vessie, de délire et de fièvre ; ses vertus attractives en faisaient même parfois une véritable panacée ou une protection magique pour les jeunes enfants (32). Comme le contenu d'autres sépultures (33), l'association d'instruments médicaux avec des fragments d'ambre interprétés comme une statuette d'Éros et des perles de colliers (34) laisse à penser que le praticien de Morlungo était autant "médecin" que "guérisseur" – au sens où nous entendons ces deux termes aujourd'hui. Comme les fragments d'ambre, les deux lampes inhumées dans sa tombe (35), de facture commune (36), rappellent peut-être également l'activité professionnelle du défunt. Les lampes accompagnaient certes couramment les morts dans le monde romain (37), mais les textes médicaux latins font allusion à l'utilisation thérapeutique de lampes pour réanimer les patients (38), pour soigner leurs yeux (39) ou leurs maux de ventre (30), ou encore pour mettre en œuvre des rituels médico-magiques supposant une activité nocturne (31).

A également été inhumé un cadran solaire portatif (32). Comme les horloges, les cadrans jouaient un rôle symbolique important dans le monde romain. Dans un contexte funéraire, ils évoquaient d'abord la vulnérabilité de la condition humaine. Dans la vie quotidienne, la possession d'une horloge fixe était ensuite un signe distinctif de culture et de luxe. Cette merveille technologique indiquait enfin une ouverture d'esprit aux avancées scientifiques et, par conséquent, l'appartenance à une élite culturelle et à une classe sociale aisée (33). Apanage des riches demeures, l'horloge avait donc une fonction ornementale confinant parfois à l'ostentation. Ainsi, dans le *Satiricon*, la personnalité de Trimalcion, personnage aussi riche que ridicule, est-elle d'abord annoncée par la description qu'un esclave fait de son horloge. Très conscient de la fragilité de la condition humaine et avide de reconnaissance culturelle et sociale, "Trimalcion, un homme très chic, a une horloge dans sa salle à manger et un sonneur de trompette qu'il a soudoyé pour savoir à tout instant quelle portion de vie il a perdue" (34). Il prétend avoir l'intention de faire figurer sur son monument funéraire "une horloge, au centre, pour que quiconque, qu'il le veuille ou non, lise [s]on nom (35)". Les horloges servaient donc parfois à indiquer moins l'heure que la position socio-culturelle revendiquée par leurs possesseurs. Bien qu'il ait été inhumé dans une tombe datée de l'époque flavienne, le cadran solaire de Morlungo est daté de l'époque augustéenne (36). Cet objet ancien, précieusement conservé, peut-être transmis par héritage, constitue un témoignage supplémentaire de la richesse et de l'érudition du défunt. Le mécanisme cylindrique inhumé à Morlungo présente d'autant plus d'intérêt qu'il est portatif (37). Non seulement les cadrans solaires portatifs antiques sont rares (38), mais seuls deux autres exemplaires de cette forme ont été recensés à ce jour : le premier, trouvé à Amiens, également en contexte funéraire, est plus récent (III^{ème} ou IV^{ème} siècle de notre ère), brisé et incomplet (39) ; le second, exhumé à Domjulien, dans les Vosges, a récemment été retrouvé au Musée départemental d'art ancien et contemporain d'Épinal : sa datation est incertaine (peut-être le III^{ème} ou le IV^{ème} siècle de notre ère) et son état de conservation médiocre (50). Ces deux trouvailles peuvent certes laisser à penser que le cadran d'Este, d'abord présenté comme un simple étui (51), n'est que le premier d'une longue série de cadrans solaires portatifs encore méconnus comme tels (52). Cependant, il constitue encore à ce jour une découverte unique par son ancienneté et son intégrité (53). Comme les lampes et l'ambre inhumés, ce mécanisme cylindrique pouvait être considéré comme un attribut professionnel. Induisant une représentation cyclique du temps (54), il pouvait rappeler un métier impliquant une gestion précise du temps quotidien – notamment dans

le cadre de la vie publique, judiciaire ou administrative. Comme les lampes, le cadran solaire servait peut-être également à l'accomplissement de rituels médico-magiques diurnes imposant le respect de contraintes horaires (55). Enfin, il ne fonctionnait convenablement que sous une latitude de 48-49 degrés – latitude comparable à celles d'Amiens et de Domjulien. Nos actuelles exigences de précision temporelle ne devant pas être attribuées aux Anciens (56), on peut certes imaginer que ce cadran a été conçu localement à partir d'une notice prévue pour un mécanisme fonctionnant sous une autre latitude (57). Il est néanmoins également possible qu'il ait été importé ou rapporté à l'issue d'un voyage dans le nord de l'empire. Il se peut aussi qu'il ait réellement servi à indiquer l'heure le long du quarante-neuvième ou du quarante-huitième parallèle, c'est-à-dire notamment le long du *limes*, dans les provinces de Rhétie, de Norique et de Pannonie Supérieure (58), et que son inhumation rappelle une pratique itinérante de la médecine (59).

Il en est de même pour l'objet n° 25, présenté comme un porte-parfum dans la publication de Simonetta Bonomi (60), mais sans doute en réalité une boîte à sceau (61). Cet instrument protégeait la cire destinée à être empreinte à l'aide d'un cachet garantissant l'intégrité d'une correspondance. La présence d'une boîte à sceau dans une sépulture indique, de la part des proches du défunt, la volonté d'associer son souvenir à sa pratique de l'écrit : la boîte à sceau attestait à la fois la richesse, la position sociale et la culture du médecin (62). Bien que l'étude des boîtes à sceau n'en soit encore qu'à ses débuts, les premières analyses synthétiques de ces petits objets laissent à penser que leur dépôt funéraire rappelait parfois l'exercice d'une charge administrative itinérante impliquant la signature de documents officiels, notamment dans un contexte militaire, dans la partie nord-occidentale de l'empire. Comme celle du cadran solaire portable, l'inhumation de la boîte à sceau commémore donc peut-être une activité professionnelle sinon itinérante, du moins pratiquée au sein d'un camp militaire basé dans le nord de l'empire. Cet exercice de la médecine rappellerait ainsi la destinée de Scribonius Largus, médecin personnel de Claude, attaché à la garde l'empereur lors de la conquête de la Bretagne : pour soulager ses patients, Scribonius Largus recourait à des thérapeutiques que l'on qualifierait aujourd'hui d'"irrationnelles" (63). Au vu des remèdes empreints inhumés, de la tablette à broyer (64), des sondes à pointes olivaires (65) et des vertus oculistiques de l'ambre (66), ou pourrait penser que le médecin de Morlungo se serait enrichi en soignant les yeux (67). Or on cite souvent l'inscription gravée en l'honneur de l'affranchi *P. Decimius P. L. Eros Merula* pour montrer que l'oculistique a pu constituer un facteur déterminant de promotion sociale. Ce *medicus chirurgicus clinicus ophthalmicus* – ce "médecin chirurgien clinicien oculiste" – aurait en effet acquis une fortune colossale et une notoriété considérable à Assise entre la fin du I^{er} et le début du II^{ème} siècle de notre ère. Cependant, rien ne prouve que l'instrument n° 23 ait précisément servi à opérer la cataracte. De même, les différents usages thérapeutiques présumés de plusieurs instruments invitent à la prudence quant à une spécialisation du défunt en oculistique (68). Enfin, l'instrumentation médicale peut comprendre un strigile (69) : cependant, alors que l'emploi du strigile n'est pas mentionné dans les textes médicaux latins consacrés aux affections oculaires, il est évoqué à propos des instillations auriculaires (70) ou du nettoyage des organes infectés par des affections dentaires ou par des coliques (71). Le praticien inhumé à Morlungo ne restreignait donc vraisemblablement pas son activité professionnelle à un seul domaine thérapeutique.



Fig. 1 : Les collyres d'Este.

inscrits – n'en reste pas moins très éclairante pour l'histoire de l'ophtalmologie. Non seulement des restes de remèdes ont très rarement été exhumés et conservés jusqu'à nos jours, mais seuls les sous-sols des villes actuelles de Morlunگو, de Reims, de Cologne, de Lyon et de Kostolac (l'antique site serbe de *Viminacium*) (76) recèlent à ma connaissance des restes de remèdes inscrits (77). Ces remèdes semblent tous être des "collyres" (78), des "petits pains" portant des inscriptions empreintes à l'aide de petites pierres appelées "cachets d'oculististes" ou "cachets à collyres" (79) (Fig. 1).

L'apport des nouvelles technologies permet de compléter les indications données sur ces remèdes en 1984. Leur composition chimique élémentaire a notamment été analysée à l'aide de techniques non invasives et non destructives : Spectrométrie de Micro-Fluorescence des rayons X (MFX) portable pour Elsa Van Elslande (80) ; Instrumentation Raman et Spectrométrie Infrarouge à Transformée de Fourier (IRTF) portables pour Maria Cristina Gamberini, Cecilia Baraldi, Giada Fregulia (81) et Diego Saly (82) (Fig. 2). Le croisement des données apportées par

Ainsi l'exceptionnelle instrumentation inhumée aux côtés du défunt est-elle aussi bien propre à des interventions chirurgicales spécialisées qu'à des soins quotidiens très divers, parfois médico-magiques (72). Cette activité thérapeutique très étendue était digne de celle que pratiquait le médecin idéal célébré par l'encyclopédiste Celse, contemporain de Scribonius Largus (73). Une distinction très nette sépare de nos jours les "médecins" des "guérisseurs" ou les "médecins spécialistes" des "médecins généralistes". Les instruments inhumés à Morlunگو montrent que cette catégorisation n'était pas de mise dans le monde romain (74).

Les restes de remèdes

La tombe de Morlunگو recelait quatorze remèdes complets assortis d'une douzaine de fragments, dont deux inscrits, conservés dans une petite boîte ronde en bronze (75). Bien que le défunt de Morlunگو n'ait vraisemblablement pas consacré toute sa pratique médicale au soin des affections oculaires, l'analyse chimique des restes de remèdes – et notamment de remèdes



Fig. 2 : Examen non invasif d'un collyre.

Fig. 1 et 2 : "Su concessione del Ministero dei beni e delle attività culturali e del turismo ; riproduzione vietata".

ces différentes techniques d'analyse a montré que l'ensemble des collyres contenait majoritairement du cuivre, du zinc et du plomb, parfois de l'arsenic (83). Non seulement ces composants entrent également dans la composition des vingt collyres découverts à Lyon (84) et des collyres agglomérés portant l'inscription *nardinum* exhumés à Reims (85), mais ils sont aussi mentionnés dans les recettes de collyres attestées dans les textes médicaux (86). La composition des remèdes décrite dans les recettes semble donc concorder avec celle des collyres réellement confectionnés par les Anciens. Conservés dans une petite boîte en bronze, ces remèdes confirment en outre les recommandations d'Antyllos, transmises par Oribase au IV^{ème} siècle. D'après ce médecin grec actif à la fin du I^{er} siècle après J.-C. (87), les collyres destinés à soigner les yeux composés à partir de substances minérales étaient déposés dans des récipients en bronze, métal dérivé du cuivre, pour améliorer leurs vertus thérapeutiques (88).

Les restes de remèdes inscrits

Selon Simonetta Bonomi, deux des remèdes complets portaient l'inscription *STACTV / [A]DCLAR*, empreinte en majuscules soignées à l'aide d'un même cachet à collyres de forme rectangulaire (89). Ces deux inscriptions donnent des informations très précieuses sur les préparations oculistiques dans le monde romain : elles nous renseignent sur le mode de confection et d'utilisation des cachets et des collyres, des noms de collyres et des noms d'affections oculaires.

Les dimensions des empreintes sont d'abord remarquables. Alors que les côtés des pierres inventoriées jusqu'à présent mesurent habituellement "de 4 à 5 cm de côté" (90) et que l'empreinte faite sur les collyres découverts intacts à Lyon mesure "environ 26 mm de longueur et 10 mm de largeur" (91), le parallélépipède qui a servi à empreindre les collyres inhumés à Morlungo mesurait 4 mm de longueur et 1,4 mm de hauteur (92). Selon Elsa Van Elslande, la taille réduite de ces remèdes ne résulte pas d'une réaction à la chaleur. De fait, l'excellent état de conservation du contenu de la tombe laisse à penser que les instruments ont été placés dans la tombe après la crémation du défunt. Les dimensions très réduites du champ imprimé sur les remèdes renouvellent ainsi notre connaissance présumée de la quantité des collyres et des cachets à collyres actuellement non recensés. On peut notamment estimer que de nombreux cachets n'ont pas été inventoriés comme tels : cette nouvelle donnée invite ainsi à considérer avec prudence l'étonnante répartition des cachets à collyres dans l'empire romain (93). La taille de l'empreinte donne également des informations sur l'identité professionnelle des graveurs de cachets à collyres. La gravure de caractères rétrogrades microscopiques sur une pierre dure exige un savoir-faire difficile à concilier avec l'acquisition de compétences médicales très étendues (94). Le graveur et l'utilisateur de cachets à collyres étaient très vraisemblablement deux individus distincts. Enfin, la nécessité de recourir à une loupe binoculaire pour lire les inscriptions démontre que les collyres n'ont pas tous été empreints pour des raisons publicitaires, mais parfois uniquement pour faciliter leur administration professionnelle.

Les macrophotographies des empreintes prises à la loupe binoculaire confirment et infirment à la fois les informations publiées jusqu'à présent. Stefano Buson et Giada Fregulia ont démontré que les deux empreintes avaient bien été faites par un même cachet : la taille des traces, la disposition et les caractéristiques morphologiques des lettres qui constituent les deux textes sont identiques. Toutefois, ces deux inscriptions ne comportent probablement pas toutes les lettres attendues. En 1984, Simonetta Bonomi a lu *ADCLAR* ; en 1901, Alessandro Prosdocimi lisait *AOCVLA* (95). En 2012, Stefano

Buson et Giada Fregulia ont vu *AOCLAR* à la loupe binoculaire : cette lecture a été confirmée par un travail de retraitement d'image (96) réalisé par Rémi Brageu (97). La seconde série de lettres empreintes – vraisemblablement *AOCLAR* –, ne correspond pas à l'expression abrégée attendue : *AD CLAR*. Cet écart donne de précieuses informations sur les graveurs de cachets (98) : comme la taille de l'empreinte, il montre que les formules utilisées par les professionnels des soins oculistiques n'étaient pas toujours comprises par les graveurs. Comme sa taille, le texte de cette inscription suggère ainsi que le façonnage et l'utilisation des collyres de Morlungo ont supposé deux individus distincts : un préparateur de remèdes et un graveur de cachets.

Le contenu de l'inscription empreinte est lui-même particulièrement instructif. Les cachets à collyres servaient d'ordinaire à empreindre plusieurs informations sur les remèdes : on pouvait généralement lire, dans un style formulaire souvent constitué de termes ou d'expressions abrégés, un nom propre au génitif, un nom de remède, une indication thérapeutique et, de temps à autre, un excipient (99). L'inscription reconstituée par Simonetta Bonomi, *stactu ad clar*, se résume à deux informations abrégées : un nom du collyre – *stactum* – et une indication thérapeutique – *ad claritatem* ou *ad claritudinem*. L'absence de nom propre au génitif laisse à penser que les remèdes ensevelis n'ont pas été préparés et administrés par le même individu. Inhumés à proximité de récipients, d'une tablette à broyer et de sondes, mais non d'un cachet à collyres ou d'une balance (100), ils semblent justifier la diatribe que Pline l'Ancien lance contre les médecins qui "font confiance à Séplasia, qui gâte tout par ses falsifications. Ils achètent déjà tout faits leurs emplâtres et leurs collyres, et c'est ainsi que l'on écoule les drogues avariées ou falsifiées de Séplasia".

Les deux exemplaires de l'abréviation *STACTV* s'ajoutent aux cinquante et une occurrences épigraphiques de la série de lettres *stact-* actuellement recensées (101). D'après la version électronique en ligne de la *Bibliotheca Teuberiana Latina (BTL)*, seuls deux auteurs de textes médicaux latins mentionnent une recette de *collyrium stacton* (102) et trois recettes de *collyrium stactum* (103). Ce corpus épigraphique semble donc témoigner d'une transmission orale du savoir médical (104). Le nom de remède *stactum* est lui-même difficile à interpréter en l'absence de *κολλύριον στακτόν* attesté dans le corpus littéraire grec rassemblé dans la version électronique du *Thesaurus Linguae Graecae*. L'appellation *stactum* paraît être la translittération de *στακτόν* – participe passé du verbe grec *στάζω* ("distiller") : elle pourrait donc désigner un collyre à administrer "en gouttes" (105). Cependant, bien qu'un *κολλύριον ἔνστακτον* soit mentionné à quatre reprises dans les travaux attribués à Galien (actif aux II^{ème} et III^{ème} siècles), et à Aétius d'Amida (actif au VI^{ème} siècle), qui cite à ce propos Oribase (106), il serait surprenant que le préfixe n'apparût pas sous une forme quelconque dans la translittération latine. De plus, cette appellation serait la seule inscription gravée sur un cachet ou empreinte sur un "petit pain" pour évoquer un mode d'administration (107). Enfin, on peut certes également rapprocher le nom du collyre des termes qui désignent la myrrhe "en gouttes" – *stacta* et *stacte* (108) –, mais la composition grammaticale du néologisme latin n'est guère satisfaisante.

En revanche, il semble que deux praticiens du monde romain donnent la clef de l'énigme : Scribonius Largus et Marcellus Empiricus. Le second aurait pratiqué la médecine au V^{ème} siècle et se serait beaucoup inspiré du premier dans ses écrits. Seuls ces deux auteurs de textes médicaux latins mentionnent une recette de *collyrium stacton* (109) et Marcellus Empiricus transmet en outre trois compositions de *collyrium stac-*

tum (110). Or tous ces collyres ne comportent pratiquement que des éléments considérés comme cuivreux dans l'Antiquité (*aes, aerugo, aeris flos, cadmia* (111), *lepis Cypria et misy*) : ils rappellent ainsi le terme *στακτόν*, l'une des appellations que porte, selon Oribase, le *χάλκανθον* (112). Ce dérivé du cuivre est décrit dans l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien : comme pour la *chalcitis*, "les Grecs ont créé un nom qui montre une parenté avec le cuivre également pour le noir de cordonnier [*i. e. atramento sutorio*], car ils l'appellent *chalcanton*" (113). Dans l'encyclopédie étymologique qu'il rédige au VII^{ème} siècle, Isidore de Séville précise : "on dit *chalcanthum* parce que la *chalcitis* est le thym, c'est-à-dire la fleur ; d'où vient également, chez les Latins, l'appellation "fleur de cuivre" [*i. e. aeris flos*]" (114). Le *χάλκανθον*, ou *atramentum sutori / sutoricii*, vraisemblablement le sulfate de cuivre hydraté, communément appelé vitriol (115), était très réputé pour ses vertus thérapeutiques en cas d'affection oculaire, tout particulièrement lorsqu'il avait été extrait dans une mine chypriote .

L'analyse physico-chimique des deux collyres de Morlungo portant l'inscription *STACTV*, menée par Elsa Van Elslande, Maria Cristina Gamberini, Cecilia Baraldi, Giada Fregulia et Diego Saly, par spectrométrie MFX, Raman et IRTF portables (116), a démontré que les remèdes empreints comportaient beaucoup de cuivre. Le mystère qui entoure le nom abrégé de collyre *stactu*, hellénisme translittéré et latinisé, atteste ainsi la maîtrise lexicale d'un savoir et d'un savoir-faire inaccessibles aux profanes (117). Il illustre l'indignation de Pline l'Ancien contre la pratique du grec en médecine (118) : "il n'y a autorité que pour ceux qui l'exercent [*i. e. la médecine*] en grec, même auprès de ceux qui ignorent et qui ne parlent pas cette langue, et l'on fait moins confiance, en ce qui concerne sa santé, si l'on comprend" (119).

La seconde expression attendue, *ad clar*, est l'abréviation de *ad claritatem* ou de *ad claritudinem* – "pour la clarté" –, abréviation fréquemment attestée sur les cachets à collyres. Bien que son suffixe *-tudo* donne une valeur résultative, descriptive et concrète à *claritudo* (120), les termes *claritas* et *claritudo* sont employés l'un pour l'autre sur les pierres sigillaires (121) : peut-être est-ce l'une des raisons pour lesquelles le nom de l'effet thérapeutique souhaité est intentionnellement abrégé sur les remèdes. De fait, le terme *claritudo* n'est pas attesté dans le corpus des textes médicaux oculistiques (122), hormis dans le *De medicamentis* attribué à Marcellus Empiricus (123). De même, le terme *claritas* ne figure que dans les travaux encyclopédiques de Pline l'Ancien et dans les chapitres oculistiques des réceptaires du IV^{ème} siècle attribués à Apulée et à Sextus Placitus (124). En outre, non seulement Pline l'Ancien précise systématiquement qu'il évoque la "clarté des yeux" ou "de la vision" (*claritas oculorum* ou *uisus*) en l'absence de contexte oculistique suffisamment explicite, mais les manuscrits α et β de Sextus Placitus proposés dans l'édition Howald-Sigerist témoignent même d'une hésitation entre *claritas* et *caligo* ("brouillard") et le réceptaire attribué à Apulée propose un remède *caligantibus quoque oculis, ut claritas restituatur* (125) ("pour ceux dont les yeux sont dans le brouillard [*i. e. caligantibus*], afin que la clarté [*i. e. claritas*] leur soit rendue"). Enfin, d'après les réceptaires de Scribonius Largus et de Marcellus Empiricus ainsi que d'après l'inventaire actuel des cachets à collyres, le collyre *stacton / stactum* est généralement prescrit à la fois *ad claritatem* et *ad caliginem* (126). Dans les textes médicaux latins, les termes abstraits *claritas* (aux usages lexicaux multiples) et *claritudo* (aux attestations rares) disparaissent au profit de *caligo*, un nom d'affection oculaire évoquant un phénomène atmosphérique concret et renvoyant à la correspondance entre le microcosme humain et l'univers (127). Les occurrences attestées sur les collyres de Morlungo accu-

sent ainsi la divergence des nosographies attestées dans les corpus médicaux manuscrit et épigraphique. L'association d'un mystérieux nom de collyre évoquant la prestigieuse médecine grecque, essentiellement composé de dérivés du cuivre et prescrit pour combattre une faible acuité visuelle incurable dans l'Antiquité, et d'un terme non attesté dans les textes médicaux latins, inscrit ainsi la pratique réelle de la médecine romaine dans une longue tradition thérapeutique littéraire gréco-égyptienne comprenant des pratiques culturelles inaccessible aux profanes (128).

Conclusion

Le contenu de la sépulture de Morlungo apporte donc des informations très précieuses, tant pour l'histoire de la médecine en général que pour l'histoire de l'ophtalmologie en particulier. L'instrumentation inhumée, abondante, parfois ornementée, si variée qu'elle comprend aussi bien des outils d'usage quotidien qu'un instrument unique au monde à ce jour, des remèdes, une boîte à sceau, un cadran solaire portatif et une grande quantité d'ambre, commémore la pratique d'une médecine comprenant des traitements communs, des opérations chirurgicales délicates et des rituels médico-magiques. Elle montre à quel point l'exercice de la médecine pouvait s'avérer lucratif et assurer une belle position sociale et culturelle à l'époque flavienne. Elle suggère enfin que la pratique de l'art médical pouvait impliquer une commercialisation des remèdes, être itinérante ou exercée au sein d'une armée et comprendre des activités administratives dans le nord de l'empire. La sépulture de Morlungo revêt un intérêt tout particulier pour l'histoire de l'ophtalmologie. L'inhumation de collyres ne prouve certes pas que le praticien soignait exclusivement les yeux, mais, comme les témoignages épigraphiques ou littéraires, elle souligne l'émergence de l'oculistique – sans doute la première spécialisation médicale antique (129) –, comme facteur de promotion sociale, notamment en Vénétie, durant les premiers siècles de notre ère (130). L'étude des inscriptions empreintes sur les collyres donne surtout un nouvel éclairage sur la fabrication et sur l'utilisation des collyres, sur le mode de transmission du savoir pharmacologique et sur le risque de surinterprétation couru par les épigraphistes.

Le regard que l'on peut porter sur la "tomba del medico" est renouvelé par les récentes données archéologiques, textuelles et technologiques. L'inhumation d'une grande quantité d'ambre, d'une boîte à sceau et d'un cadran solaire portatif, l'explication d'un mystérieux néologisme latin ainsi que l'analyse chimique des collyres invitent à de nouvelles analyses physico-chimiques du contenu de la sépulture de Morlungo ou d'autres sépultures de médecins. Il serait notamment judicieux de rechercher des traces d'ambre dans les collyres ou des traces de cire dans la boîte à sceau de Morlungo et d'identifier précisément le matériau dans lequel a été confectionné le cadran solaire portatif qui leur est associé (131). À plus long terme, il serait sans doute intéressant de faire l'analyse physico-chimique des étuis hors-norme trouvés dans certaines sépultures de médecins gréco-romains (132).

Enfin, la complexité des résultats donnés par les analyses chimiques – notamment la diversité des mélanges (133) – justifie des études plus poussées. Ces travaux complémentaires pourront être menés à l'aide du nouvel instrument portable de micro-diffraction des rayons X élaboré au Laboratoire d'Archéologie Moléculaire et Structurale (LAMS). Ils seront d'autant plus instructifs que le hasard des recherches archéologiques a permis l'exhumation d'un collyre portant l'inscription *STACTVM* à *Viminacium* (en Serbie actuelle) (134). La confrontation des résultats d'analyses chimiques menées sur des

collyres exhumés dans des localités éloignées de l'empire et portant une même appellation attestée dans les textes médicaux latins constituera ainsi un thème de réflexion privilégié pour l'étude synthétique menée dans le cadre de l'élaboration d'une thèse intitulée "Révéler la chimie des préparations antiques à usage cosmétique ou médical impliquant des sels de métaux lourds" (135).

NOTES

- (1) BONOMI S. - "Medici in Este romana. 2. La tombe del medico ", *Aquileia nostra*, LV, 1984, 77-108.
- (2) J'adresse mes plus vifs remerciements à Elodia Bianchin et à Stefano Buson, respectivement Directeur et Coordinateur du Service de Restauration du musée archéologique d'Este, pour leur accueil, leur disponibilité et leur sollicitude lors de l'analyse physico-chimique non invasive des restes de collyres inscrits conservés au Musée National d'Este (effectuée les 26 et 27 avril 2012).
- (3) BONOMI S. - art. cité (1984), 81 (n° 26).
- (4) Le détail de ce programme de recherche, élaboré en collaboration avec l'équipe du LAMS (UMR 8082), est présenté sur le site du laboratoire. Voir également M. PARDON-LABONNELIE, "Le soin des affections oculaires dans le monde romain : un nouvel inventaire des cachets à collyres", *Revue des Études Latines*, XC, 2012, 221-228.
- (5) Muz. Naz. Atest. inv. 391.
- (6) Je voudrais profiter de l'occasion que m'offre cette publication pour remercier le Professeur Danielle Gourevitch, qui a relu cet article et en a accepté la parution dans *Histoire des Sciences Médicales*, pour tous les précieux conseils qu'elle me prodigue depuis des années.
- (7) "La tombe était [...] un lieu de représentation sociale, destiné à cultiver le souvenir du défunt et de son rang dans la société locale" (VAN ANDRINGA W., in W. VAN ANDRINGA, H. DUDAY, S. LEPETZ et al. ed. *Mourir à Pompéi : fouille d'un quartier funéraire de la nécropole romaine de Porta Nocera [2003-2007]*, Rome, EFR, 2013, t. I, 1 (1).
- (8) BIVILLE Fr. - "Instrumentum des médecins romains ", in D. GOUREVITCH ed. *Pour une archéologie de la médecine romaine*, Paris, De Boccard, 2011, 213-216.
- (9) Pour une synthèse sur ce point, voir TUFFREAU-LIBRE M. - "Céramiques et usages funéraires", in W. VAN ANDRINGA, H. DUDAY, S. LEPETZ et al., ed. *op. cit.* (2013), t. II, 1039-1090.
- (10) Message électronique personnel envoyé par Ralph Jackson le 3 mai 2012.
- (11) BONOMI S. - art. cité (1984), 77-79 (n° 2-13).
- (12) Voir KÜNZL E. - *Medizinische Instrumente aus Sepulkralfunden der römischen Kaiserzeit*, Köln / Bonn, Rheinland (Kunst und Altertum am Rhein, 115), 31-35 ; FEUGÈRE M., "L'instrumentum, support d'écrit", *Gallia*, LXI, 2004, 54.
- (13) Le cas le plus connu est celui des instruments estampillés dans l'atelier d'Agathangelus : voir KÜNZL E. - "Forschungsbericht zu den antiken medizinischen Instrumenten", *ANRW*, II / 37 / 3 (1996), 2453 ; GOSTENČNIK K., "Agathangelus, Gelbgiesser", *Bulletin Instrumentum*, V, juin 1997, 1, 9 ; eadem - "Zwei Pinzetten mit Agathangelus-Stempel vom Magdalensberg", *Carinthia I*, CLXXXVII, 1997, 141-168 ; ead. - "Zwei weitere Agathangeli vom Magdalensberg", *Carinthia I*, CLXXXVIII, 1998, 109-112 ; CRUMMY N. - "A new find of Agathangelus in Britain", *Instrumentum*, XI, juin 2000, 28 ; GOSTENČNIK K. - "Die Pinzetten aus der Werkstatt des Agathangelus", in Fr. W. LEITNER ed. *Carinthia romana und die römische Welt. Festschrift für Gernot Piccottini zum 60. Geburtstag*, Klagenfurt, Verlag des Geschichtsvereines für Kärnten, 2001, 429-438 ; ead., "Agathangelus the Bronzsmith: the British Finds in their Continental Context", *Britannia*, XXXIII, 2002, 227-256 (carte de la répartition géographique des trouvailles p. 230 et 250).
- (14) Doivent être ajoutés une quinzaine de fragments d'objets en fer, cinq fragments d'ambre et onze fragments de verre aujourd'hui informés (voir BONOMI S. - art. cité [1984], 77).

UN NOUVEAU REGARD SUR LA "TOMBA DEL MEDICO" (MORLUNGO, VÉNÉTIE)

- (15) Voir KÜNZL E. - *op. cit.* (1983), 5-6 (tombe de Morlungo décrite p. 105, Italia 4 [fig. 84]) et D. GOUREVITCH, "Collyres romains inscrits", *Histoire des Sciences Médicales*, XXXII, 1998, 365-372.
- (16) PAVL. *sent.* 3, 6, 62 (= Baviera 368) : *Instrumento medici legato collyria et emplastra et apparatus omnis conficiendum medicamentum, itemque ferramenta legato cedunt*. Le terme *ferramentum* a un sens générique et peut désigner tout outil sans faire nécessairement référence à sa matière (voir ERNOUT A. et MEILLET A. - *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots, quatrième édition augmentée d'additions et de corrections nouvelles par Jacques André*, Paris, Klincksieck, 1994⁴ [1932], 229 (2 [s. u. ferrum])).
- (17) Le récipient de verre contenant les restes calcinés du défunt et l'ensemble de l'instrumentation ont été déposés à l'intérieur d'un trou circulaire délimité par un petit mur et des fragments de briques, recouvert d'une tuile faïtière en morceaux : voir PRODOCIMI A. - *Guida sommaria del R. Museo Atestino in Este (Ex Museo Civico)*, Este, Ditta Gaetano Longo, 1901, tomba XVIII, 79 ; BONOMI S. - art. cité (1984), 77. Les sépultures de médecins renfermant des instruments médicaux sont généralement d'aspect modeste : voir KÜNZL E. - *op. cit.* (1983), 6-7 ; BOYER R., BEL V., TRANOY L. *et al.* - "Découverte de la tombe d'un oculiste à Lyon (fin du II^{ème} s. après J.-C.). Instruments et coffrets avec collyres", *Gallia*, XLVII, 1990, 223 (2). Pour des coffrages comparables, cf. VAN ANDRINGA W., in VAN ANDRINGA W., DUDAY H., LEPETZ S. *et al. eds.*, *op. cit.* (2013), t. I, 941 (2).
- (18) Les instruments n° 16-25, 27-28 (80-81 et 97-102).
- (19) Les instruments n° 16-19, 21-23, 27-28.
- (20) KÜNZL E. - "Le décor des instruments", in GOUREVITCH D. - *ed. op. cit.* (2011), 126-131.
- (21) Message électronique personnel envoyé par Ralph Jackson le 3 mai 2012.
- (22) La tombe a été datée par le biais de pièces de monnaie représentant l'empereur Vespasien : voir BONOMI S. - art. cité (1984), 82 et 103 (n. 4).
- (23) Voir GÜMMERUS H. - *Der Ärztestand im römischen Reiche nach den Inschriften*, Helsingfors, Societas Scientiarum Fennica (Commentationes Humanarum Litterarum, 3 / 6), 1932, t. I, 3-359 ; FISCHER KL.-D. - "Zur Entwicklung des ärztlichen Standes im römischen Kaiserreich", *MHJ*, XIV, 1979, 165-175.
- (24) Numéros d'inventaire 30 à 35 dans la publication de Simonetta Bonomi (BONOMI S. - art. cité [1984], 81-82, 101 (pl. 5 [fig. 30-35])).
- (25) PLIN. *nat.* 37, 49 (= Saint-Denis XXXVIII 54) : *Taxatio in deliciis tanta, ut hominis quamvis parua effigies, uiuorum hominum uigentiumque pretia exsuperet*. Voir également PLIN. *nat.* 37, 30 ; TAC. *Germ.* 45 ; LVC. *Electr.* 3 ; PAVS. 5, 12, 7.
- (26) BERTACCHI L. - "Recenti acquisizioni di ambre nel museo di Aquileia", *Aquileia Nostra*, XXXV, 1964, 51-76.
- (27) Voir PLIN. *nat.* 37, 31 ; 37, 33 ; 37, 36.
- (28) Voir *ibidem* 37, 34 ; 37, 52.
- (29) Voir PARDON-LABONNELIE M. - "Œil de lynx pour œil de taupe. Les ingrédients d'origine animale dans la pharmacopée ophtalmologique impériale", in N. PALMIERI *ed.* *Rationnel et irrationnel dans la médecine ancienne et médiévale. Aspects historiques, scientifiques et culturels*, Saint-Étienne, Université de Saint-Étienne, 2003, 231-250.
- (30) PLIN. *nat.* 37, 51.
- (31) *Cyran.* 1, 11, 20-22.
- (32) PLIN. *nat.* 37, 44 ; 37, 50-53 ; DIOSC. 1, 83 ; ORIB. 2, 81, 3 ; AËT. 2, 35 ; 9, 10 ; PAVL AEG. 7, 3, 7.
- (33) Voir par exemple le contenu de la sépulture de Saint-Privat d'Allier (trois petites haches de silex et une grosse perle aplatie en pâte d'émail qui avoisinaient cinq instruments en bronze et un cachet à collyres) dans CAUSSAN M. DE - "Un cachet d'oculiste romain, quelques médailles et objets antiques trouvés à Saint-Privat d'Allier (Haute-Loire). Mémoire", *Annales de la Société d'Agriculture. Sciences, Arts et Commerce du Puy*, XXVII, 1864-1865, 341.

- (34) BONOMI S. - art. cité (1984), 81-82 (n° 30, 34, 35), 101-102 (pl. 5 [fig. 30, 34, 35]).
- (35) *Ibidem*, 79 (n° 14-15), 95-96 (pl. 2 [fig. n° 14-15]).
- (36) Les deux lampes sont de fabrication industrielle et correspondent au type communément appelé par les archéologues “Firmalampen” ; elles portent l’estampille *Strobili* et sont l’une dépourvue de décor, l’autre ornée d’un masque de théâtre en relief sur le médaillon. De même, la sépulture découverte à Lyon contenait une lampe portant l’estampille *Fortis* (R. BOYER, V. BEL, L. TRANOY *et al.* - art. cité [1990], 221, 1). Pour une synthèse sur la fabrication de ces lampes, voir G. SCHNEIDER - “Studies of Roman lamps from the Northern Provinces and from Rome”, in G. OLCESE *ed. Ceramica romana e archeometria: lo stato degli studi*, Firenze, Insegna del Giglio, 1994, 127-142.
- (37) Voir MALAGOLI CL. - “Lumières de la vie, ténèbres de la mort”, in W. VAN ANDRINGA, H. DUDAY, S. LEPETZ *et al. ed. op. cit.* (2013), t. II, 1119-1168.
- (38) CELS. 4, 27, 1b.
- (39) MARCELL. *med.* 8, 39 ; 8, 179.
- (40) *Ibidem* 28, 4. Toutes les références aux instruments cités dans les textes médicaux latins ont été collectées dans le cadre du programme de recherche intitulé *Instrumentum* (voir FR. BIVILLE, *art. cité* [2011], 213-219).
- (41) Sur l’utilisation magique des lampes, voir D. JOLY, R. GORDON, J. SIMON *et al.* - “L’attirail d’un magicien rangé dans une cave de Chartres / *Autricum*”, *Gallia*, LVII, 2010, 196 (2)-199 (1) et 201 (2 et note 134).
- (42) Trouvaille n° 29 (S. BONOMI - art. cité [1984], 81 et 87-91 [fig.]).
- (43) Pour une synthèse, voir BONNIN J. - *Horologia Romana. Recherches archéologiques sur les instruments de mesure du temps à l’époque romaine*, thèse de doctorat inédite, soutenue à l’Université Lille III en 2012.
- (44) PETRON. 26 (= Ernout 23) : *lautissimus homo, horologium in triclinio et bucinatorem habet subornatum, ut subinde sciat quantum de uita perdidit.*
- (45) Voir aussi *ibidem* 71 (= Ernout 72) : *Horologium in medio, ut quisquis horas inspiciet, uelit nolit, nomen meum legat.*
- (46) ARNALDI M. - “Il cilindrio di Este: testimonianza di una tradizione perduta”, *Astronomia UAI*, II, Marzo-Aprile 1998, 4.
- (47) Pour des études de ce cadran solaire portable, voir M. ARNALDI & K. SCHALDACH - “A Roman Cylinder Dial: Witness to a Forgotten Tradition”, *Journal for the History of Astronomy*, XXVIII, May 1997, 107-117 ; M. ARNALDI - art. cité (1998), 3-8 ; P. ALBERI AUBER - “Ipotesi su un orologio solare del I secolo rinvenuto ad Este”, *Atti e Memorie dell’Accademia Galileiana di Scienze, Lettere ed Arti già dei Ricovrati e Patavina*, CXIX, 2, 2006-2007, 51-68.
- (48) On en compte vingt-cinq à ce jour. Pour une synthèse et de la bibliographie, voir Chr. HOËT-VAN CAUWENBERGHE - “Cadrans solaires portatifs antiques : un exemplaire inédit provenant des Balkans”, *Archäologisches Korrespondenzblatt*, XLII, 4, 2012, 563. J’adresse mes plus vifs remerciements à Madame Hoët-van Cauwenberghé pour toutes les informations qu’elle a eu la gentillesse de me communiquer à l’occasion de la rédaction de cet article.
- (49) Voir HOËT-VAN CAUWENBERGHE Chr & BINET É. - “Cadran solaire sur os à Amiens (Samarobriva)”, *Cahiers du Centre G. Glotz*, XIX, 2008, 111-127.
- (50) HOËT-VAN CAUWENBERGHE Chr. - , article à paraître dans les actes du deuxième colloque de *Ductus* (Association internationale pour l’étude des inscriptions mineures), intitulé *Lesen und Schreiben in den römischen Provinzen - Schriftliche Kommunikation im Alltagsleben*, qui s’est tenu à Mayence du 15 au 17 juin 2011.
- (51) PROSDOCIMI A. - *op. cit.* (1901), 81 : “Astuccio n. 1145”.
- (52) Voir HOËT-VAN CAUWENBERGHE Chr. & BINET É. - art. cité (2008), 127.
- (53) M. ARNALDI - art. cité (1998), 4-5. Les noms de mois gravés sur le cylindre permettent de dater sa fabrication d’une période s’étendant de la première décennie du premier siècle avant J.-C. jusqu’au premier siècle de notre ère.

- (54) Voir BONNIN J. - "Horologia et memento mori. Les Hommes, la mort et le temps dans l'Antiquité gréco-romaine", *Latomus*, LXXII, 2013, 468-491 (notamment 490).
- (55) Pour éviter définitivement une affection oculaire, Marcellus Empiricus recommande par exemple une onction faite dans le cadre d'un rituel pratiqué "pendant les calendes de janvier, le jour du Soleil, voire à la première ou à la huitième heure, et ainsi de suite le deuxième jour du Soleil et le troisième jour du Soleil" (MARCELL. *med.* 8, 29 [= Liechtenhan I 122]) : *Kal. Ianuariis eo tempore, quo Kal. Solis die fuerint, etiam hora prima uel octauana et deinceps alio die Solis et tertio Solis die*. Sur ce point, voir A. DELATTE - *Herbarius. Recherches sur le cérémonial usité chez les Anciens pour la cueillette des simples et des plantes magiques*, Bruxelles, Palais des Académies (Académie royale de Belgique, Classe des Lettres, Mémoires, 54,4), 1961³ (1936), 62-66.
- (56) Pour des attestations littéraires, voir SEN. *Apocol.* 2, 2 ; PLIN. *nat.* 7, 214-7, 215 ; CENS. 23, 6-7. Voir aussi P. ALBERI AUBER - art. cité (2006-2007) ; M. ARNALDI & K. SCHALDACH - art. cité (1997), 114, 116 (n. 20) ; M. ARNALDI et M. MARIA VALDÉS - "Su alcuni orologi solari da viaggio romani", *Astronomia UAI*, II, Marzo-Aprile 1999, 2-9 ; M.T. WRIGHT - "Greek and Roman Portable Sundials. An Ancient Essay in Approximation", *Archives for History of Exact Sciences*, LV, 2000, 177-187 ; D. SAVOIE - "Le cadran solaire grec d'Ai Khanoum. La question de l'exacitude des cadrans antiques", *Comptes Rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, CLI, 2, 2007, 1161-1190.
- (57) Sur ces notices mentionnées par Vitruve, aujourd'hui perdues, voir VITR. 9, 8, 1 (= Soubiran IX 30-31) : *uiatoria pensilia*. Le second terme désigne néanmoins des cadrans solaires de voyage "suspendus", du type dit "jambon de Portici".
- (58) Voir ALBERI AUBER P. - art. cité (2006-2007).
- (59) Voir *Dig.* 27, 1, 6, 1 et V. NUTTON - "Roman Oculists", *Epigraphica*, XXXIV, gennaio-giugno 1972, 16-29.
- (60) BONOMI S. - art. cité (1984), 81 et 97 (pl. 3, n° 25).
- (61) Message électronique personnel envoyé par Ralph Jackson le 3 mai 2012.
- (62) Pour ces différentes hypothèses, voir A. KOLLING - "Eine Siegelkapsel als römerzeitliche Grabbeigabe", *Germania*, LII, 1974, 478-479 ; M. FEUGÈRE & P. ABAUZIT - "Nouvelles boîtes à sceau circulaires à décor zoomorphe riveté d'époque romaine", *RAE*, XLVI, 1995, 41-57 ; M. FEUGÈRE - "Écrire aux morts ? À propos des boîtes à sceau en contexte funéraire", *Instrumentum*, VII, juin 1998, 24-25 ; M. FEUGÈRE & P. ABAUZIT - "Nouvelles boîtes à sceau circulaires à décor zoomorphe riveté d'époque romaine", *Instrumentum*, XI, juin 2000, 21 ; A.R. FURGER, M. WARTMANN & E. RIHA - *Die römischen Siegelkapseln aus Augusta Raurica*, Forschungen in Augst, 44, 2009.
- (63) Pour un dépôt funéraire similaire, voir R. JACKSON - "An ancient British medical kit from Stanway, Essex", *The Lancet*, CCCL (November 15, 1997), 1471-1473.
- (64) BONOMI S. - art. cité (1984), 82 (n° 36), 101 (pl. 5 [fig. n° 36]).
- (65) *Ibidem*, 86-87, 98-99 (pl. 3-4 [fig. n° 20-22]).
- (66) Voir *supra* note 119.
- (67) Voir BONOMI S. - art. cité (1984), 85.
- (68) *CIL* XI 5400.
- (69) DUNCAN-JONES R. - "An epigraphic survey of costs in Roman Italy", *PBSR*, XXXIII, 1965, 235, 293 (n. 461).
- (70) Voir par exemple l'instrument n° 20, présenté comme un *auriscalpium* par Simonetta Bonomi (S. BONOMI, art. cité [1984], 86, 98 [pl. 3, fig. n° 20]).
- (71) BONOMI S. - art. cité (1984), 80, 102 (pl. 2 [fig. n° 16]).
- (72) CELS. 6, 7, 1c.
- (73) CAEL. AVR. *chron.* 2, 4, 78 ; 4, 7, 102. Le strigile sert également de racloir dans l'art vétérinaire (COL. 6, 31, 2 ; PALLAD. *uet. med.* 24, 1 ; PELAGON. 362).
- (74) Sur l'association d'instruments chirurgicaux et pharmaceutiques dans un contexte funéraire, voir par exemple le contenu d'une tombe à Reims, comportant aussi bien des instruments

- chirurgicaux ornementés que des restes de collyres, un cachet à collyres et une balance. Voir V. DUQUÉNELLE - "Première séance du 26 juillet 1861. Mémoire de M. Duquénel sur les antiquités trouvées à Reims", *Congrès archéologique de France*, XXVIII, 1862, 80-81.
- (75) CELS. 7, pr., 5. Voir PH. MUDRY - "Le jeu de la nature et du hasard : la construction du savoir médical dans le traité de Celse", M. COURRÉNT & J. THOMAS *ed.* - *Imaginaire et modes de construction du savoir antique dans les textes scientifiques et techniques*, Perpignan, Presses Universitaires de Perpignan, 2001, 68-69 [= in Br. MAIRE *ed.* *Medicina, soror philosophiae. Regards sur la littérature et sur les textes médicaux antiques (1975-2005)*, Lausanne, BHMS, 2007, 106-107].
- (76) Sur la spécialisation médicale dans l'Antiquité romaine, voir G. BAADER - "Spezialärzte in der Spätantike", *MHJ*, II, 1967, 231-238 ; P. PLATIEL - *Das Spezialistentum in der Medizin bis zum Ausgang der Antike*, München, Techn. Univ., Diss., 1977 ; E. KÜNZL - *op. cit.* (1983), 35-37 ; PH. MUDRY - "Médecins et spécialistes. Le problème de l'unité de la médecine à Rome au premier siècle après J.-C.", *Gesnerus*, XLII, 1985, 329-336 [= in Br. MAIRE *ed.*], *op. cit.* (2007), 467-472] ; J.M. RIDDLE - "High Medicine and Low Medicine in the Roman Empire", *ANRW*, XXXVII / 2 / 1 (1993), 102-120 ; E. KÜNZL - *Medizin in der Antike. Aus einer Welt ohne Narkose und Aspirin*, Stuttgart, 2002, 68-76 ; H. VON STADEN - "Division, Dissection, and Specialization: Galen's "on the Parts of the medical techne"", *Bulletin of the Institute of Classical Studies*, Suppl. LXVII, 2002, 19-45 [= in V. NUTTON *ed.* *The unknown Galen*, *Bulletin of the Classical Studies* suppl. 77, London, 19-45]. Sur les pratiques dites médico-magiques, voir N. PALMIERI *ed.*, *op. cit.* (2003).
- (77) Voir BONOMI S. - art. cité (1984), 78 (n° 27), 99-100 (fig. n° 27). Pour la découverte des remèdes dans la boîte, voir A PROSDOCIMI - *op. cit.* (1901), 81 : "Astuccio n. 1140".
- (78) Les analyses chimiques des remèdes découverts à Reims, à Cologne et à Lyon ont été respectivement publiées dans la seconde moitié du XIXème siècle, dans la première moitié et à la fin du XXème siècle. Voir E. BAUDRIMONT et V. DUQUÉNELLE - "Analyse chimique d'anciens collyres romains", *Journal de pharmacie et de chimie*, 3ème s., XLIII, février 1863, 97-99 ; A. OXÉ & W. VON STOKAR - "Von römischen Augenärzten", *Germania*, XXV, 1941, 23-30 ; R. BOYER, V. BEL, L. TRANOY *et al.* - art. cité (1990), 215-249.
- (79) Pour des références bibliographiques, voir D. GOUREVITCH - art. cité (1998), 365-372.
- (80) Sur le sens de ce terme, voir M. PARDON-LABONNELIE - "Du κολλύριον au "collyre"", in M. PARDON-LABONNELIE *ed.* *La coupe d'Hygie. Médecine et chimie dans l'Antiquité* Dijon, EUD, 2013, 33-49, pl. I.
- (81) L'inventaire actuel de référence est celui de Jacques VOINOT, *Les cachets à collyres dans le monde romain*, Montagnac, M. Mergoil (Monographies Instrumentum, 7), 1999. C'est selon la numérotation de cet inventaire que sont présentés les cachets à collyres évoqués dans cette étude.
- (82) Ingénieur d'Études en techniques des sciences des matériaux et caractérisation au LAMS.
- (83) Chercheurs et doctorante dans le Département des sciences pharmaceutiques de l'Université de Modène et d'Émilie-Romagne.
- (84) Société Bruker.
- (85) Des composés de calcium et des alumino-silicates sont également à noter. Publications détaillées à paraître.
- (86) BOYER R., BEL V., TRANOY L. - *et al.*, art. cité (1990), 244 : "composés à base de plomb 73%, de zinc 52%, de cuivre 47% [...] d'arsenic 10%". ; voir également R. BOYER - "Collyres trouvés dans une tombe gallo-romaine à Lyon", in J. ROYER, M.-J. ROULIÈRE-LAMBERT & A.-S. DE COHEN *ed.* *Autour de l'œil dans l'Antiquité. Approche pluridisciplinaire*, Lons-le-Saunier, Centre Jurassien du Patrimoine, 2002, 138-139.
- (87) Voir BAUDRIMONT E. & DUQUÉNELLE V. - art. cité (1863), 97-99. Voir également les résultats de l'analyse physico-chimique des collyres inédits conservés au Cabinet des Médailles de la Bibliothèque Nationale et découverts lors du dernier inventaire des cachets à collyres : présence majoritaire de composés à base de plomb, d'un composé constitué de calcium et de

UN NOUVEAU REGARD SUR LA "TOMBA DEL MEDICO" (MORLUNGO, VÉNÉTIE)

phosphore combiné, de grains riches en fer et en oxygène, de cuivre, de zinc, de composés argileux, de noir de carbone, de calcite et probablement de charbon d'os (étude chimique de Elsa Van Elslande, assortie d'analyses philologiques de Muriel Pardon-Labonnelie, à paraître).

- (88) Sur les propriétés oculistiques attribuées à ces différents métaux dans les textes médicaux, voir R. BOYER, V. BEL, L. TRANOY *et al.* - art. cité (1990), 244 (2)-245 (1), n. 77-85. Sur les propriétés oculistiques attribuées au cuivre, voir également M. PARDON-LABONNELIE - "Les thérapeutiques oculistiques romaines, entre survivances et métamorphoses. L'exemple de la thérapeutique du vert", in H. DUCHÈNE *ed. Survivances et métamorphoses*, Dijon, 2006, 111-132. Sur les propriétés oculistiques attribuées au plomb, voir également P. MARTINETTO, M. ANNE, E. DOORYHÉE, PH. WALTER, G. TSOUCARIS & J.-Y. LÉVÉQUE - "Les formulations cosmétiques à base de plomb de l'Égypte ancienne", *Sciences chimiques. Lettres des départements scientifiques du CNRS*, LXIX, mars 2003, 7-11. Sur les propriétés oculistiques attribuées à l'arsenic, voir également R. JOFFROY - "Note sur deux récipients gallo-romains à usage médical", *Antiquités Nationales*, IX, 1977, 48-49.
- (89) Voir NUTTON V. - *BNP*, I (2002), 810-811 (*s. u.* "Antyllos 2").
- (90) ORIBAS. *inc.* 10, 23, 19. Voir également DSC. 1, pr, 9 ; PAUL. AEG. 7, 16, 2, 1. Sur les vertus oculistiques du bronze, métal qui verdit lorsqu'il s'oxyde, voir M. PARDON-LABONNELIE - art. cité (2006), 111-132.
- (91) Voir BONOMI S. - art. cité (1984), 78 (fig. 1) et 81 (n° 26). Voir M.S. BASSIGNANO - "Regio X. Venetia et Histria. Ateste. 293. Bastoncino di collirio", *Supplementa Italica*, XV, 1997, 358 (n° 293-294).
- (92) VOINOT J. - "Les cachets à collyres", *Réalités ophtalmologiques*, LXVIII, Octobre 1999, 26.
- (93) Les empreintes faites sur les collyres découverts intacts à Lyon mesuraient environ 26 et 27, 8 mm de longueur et 6 et 5 mm de largeur : voir R. BOYER, V. BEL, L. TRANOY *et al.* - art. cité (1990), 236 (1)-237 (1). La partie conservée du collyre exhumé à Cologne a 12 mm de largeur et 24 mm d'épaisseur. Les mesures des collyres inscrits exhumés à Viminacium sont 32 x 52(32) x 38 mm et 26 x 69 x 67 mm : voir M. KORAC - "Medicus et chirurgus oculusarius de Viminacium", *Starinar*, XXXVII, 1986, 71. Pour des comparaisons avec les autres fragments de restes inscrits retrouvés dans l'Antiquité, voir É. ESPÉRANDIEU - *Signacula medicorum oculariorum*, Paris, E. Leroux, 1905, n° 220-229, 132-136.
- (94) BOYER R., BEL V., TRANOY L. - *et al.*, art. cité (1990), 236, 1.
- (95) VOINOT J. - *op. cit.* (1999), 1-2. Pour une nouvelle interprétation de cette répartition, voir M. PARDON-LABONNELIE - "Les utilisateurs de cachets à collyres étaient-ils des "médiateurs culturels" ?", in A. GANGLOFF *ed. Médiateurs culturels et politiques dans l'Empire romain. Voyages, conflits, identités*, Paris, De Boccard, 2011, 160-161.
- (96) Remarque confirmée par les analyses tracéologiques menées sur les cachets à collyres du Cabinet des Médailles de la Bibliothèque Nationale de France par Catherine Lavier (Ingénieur de Recherche en archéodendrométrie au LAMS).
- (97) PROSDOCIMI A. - *op. cit.* (1901), 81.
- (98) Équilibrage des niveaux, application d'un filtre négatif et accentuation de la luminance et de la chrominance.
- (99) Ingénieur système et développement d'application scientifiques et imagerie 3D au LAMS.
- (100) Voir PARDON-LABONNELIE M. - "Collyrium Names Attested on Stone Tablets. The Example of the Helvetian Corpus", in Br. MAIRE *ed. "Greek" and "Roman" in Latin Medical Texts. Studies in Cultural Change and Exchange in Ancient Medicine*, Oxford, E. J. Brill, Leiden - Boston, 2014, sous presse.
- (101) Voir PARDON-LABONNELIE M. - "Du κολλύριον au "collyre"", in M. PARDON-LABONNELIE (*ed.*), *op. cit.* (2013), 33-49, pl. I.
- (102) Pour un dépôt funéraire associant des instruments destinés à confectionner des collyres, voir V. DUQUÉNELLE - art. cité (1862).

- (103) Sur cette place de Capoue rendue célèbre par ses parfumeurs et ses droguistes, voir également PLIN. *nat.* 16, 40 ; 33, 164 ; PETRON. 76, 6 ; H. PHILLIP - *RE*, II / A / 2 (1923), 1546 (s. u. “Seplasia”) ; J. KORPELA - “*Aromatarii, pharmacopolae, thurarii et ceteri*. Zur Sozialgeschichte Roms”, in Ph. VAN DER EIJK, H.F.J. HORSTMANSHOFF & P.H. SCHRIJVERS (ed.), Amsterdam, Rodopi, vol. I, 1995, 101-118 ; V. BOUDON-MILLOT - “Aux marges de la médecine rationnelle : médecins et charlatans à Rome au temps de Galien”, *Revue des Études Grecques*, CXVI, 2003, 109-131.
- (104) Plin. *nat.* 34, 108 (= Le Bonniec - Gallet de Santerre XXXIV 145) : *credunt Seplasiae omnia fraudibus corruptenti. Iam quidem facta emplastra et collyria mercantur, tabesque mercium aut fraus Seplasiae sic exteritur !*
- (105) VOINOT J. - *op. cit.* (1999), 49, n° 111. À ces inscriptions s’ajoutent au moins deux nouvelles occurrences (voir S. DARDAINE - “Nouvelles Inscriptions découvertes rue du Donon à Strasbourg-Koenigshoffen”, *Cahiers alsaciens d’archéologie, d’art et d’histoire*, XLIII, 2000, 45-54 ; N.A. WELLS - “An Iron Age and Romano-British Settlement at Cleveland Farm, Ashton Keynes, Wiltshire. Appendix 1 The oculist’s stamp [figure 8,1]”, *The Wiltshire Archaeological and Natural History Magazine*, CI, 2008, 40 [fig.], 45-46).
- (106) SCRIB. LARG. 34 ; MARCELL. *med.* 8, 71. L’hellénisme translittéré *stacton* est également attesté sur deux faces de cachets à collyres (V. 22b et 264c : voir J. VOINOT - *op. cit.* [1999], 73 et 315).
- (107) MARCELL. *med.* 8, 194 ; 8, 205 ; 8, 218.
- (108) Voir PARDON-LABONNELIE M. - “Du savoir au savoir-faire : l’oculistique, une “spécialité” médicale gallo-romaine”, in Fr. LE BLAY ed. *Transmettre les savoirs dans le monde hellénistique et romain*”, Nantes, Université de Nantes, Rennes, PUR, 2009, 133-153.
- (109) GOUREVITCH D. - art. cité (1998), 366 ; *eadem*, art. cité (1999), 53-54.
- (110) GAL. *De comp. med. sec. loc.* 4,8 (XII 782,15) ; AËT. 7, P, 179 ; 7, 115, 1 ; 7, 115, 7 ; 7, 115, 9.
- (111) Voir PARDON-LABONNELIE M. - “*Penicillo ad id ipsum facto* (CELS. 6,6,8b). Les attestations de *penicill-* sur les cachets à collyres”, in Fr. BIVILLE, M.-K. LHOMMÉ et D. VALLAT ed. *Latin vulgaire, latin tardif IX*, Lyon, MOM (CMO, 49), 2012, 851-862.
- (112) Voir notamment PLIN. *nat.* 12, 68 et M.-P. DUMINIL - “À propos de la myrrhe “stactée” et de *Plaios*, c. 12 (Litré, VI, 412, 12-13)”, in M. WORONOFF, S. FOLLET & J. JOUANNA ed. *Dieux, héros et médecins grecs*, Paris, 2001, 158-159.
- (113) SCRIB. LARG. 34 ; MARCELL. *med.* 8, 71. L’hellénisme translittéré *stacton* est également attesté sur deux faces de cachets à collyres (V. 22b et 264c : voir J. VOINOT, *op. cit.* [1999], 73 et 315).
- (114) MARCELL. *med.* 8, 194 ; 8, 205 ; 8, 218.
- (115) Sur la confusion qui règne dès l’Antiquité entre la *cadmia* et le cuivre, voir notamment PLIN. *nat.* 34, 100 et la note 3 de la page 288 de l’édition Le Bonniec - Gallet de Santerre.
- (116) ORIB. 13, X, 5.
- (117) PLIN. *nat.* 34, 123 (= Le Bonniec - Gallet de Santerre XXXIV 150) : *Graeci cognationem aeris nomine fecerunt et atramento sutorio ; appellunt enim chalcantion*. Voir également PLIN. *nat.* 34, 114 (= Le Bonniec - Gallet de Santerre XXXIV 147) : *atramenti sutorii, quod chalcantum uocant, totidem* (“de noir de cordonnier, que l’on appelle *chalcantum*, tout autant”) ; CELS. 5, 1 (= Marx 190) : *atramentum sutorium, quod Graeci chalcantion appellant* (“le noir de cordonnier, que les Grecs appellent *chalcantion*”) ; MARCELL. *med.* 8, 20 (= Liechtenhan I 120) : *atramentum sutoricum, id est chalcantum uiride Cyprinum* (“le noir de cordonnier, c’est-à-dire le *chalcantum* vert de Chypre”). Sur l’origine et les vertus thérapeutiques du *χάλκανθον*, voir GAL. *De simpl. med. temp. ac fac.* 9, 2, 34 (= K. XII 238-241) ; DSC. 4, 58, 1.
- (118) ISID. *orig.* 16, 2, 9 (= Lindsay II 187) : *Chalcantum dictum quia chalcitis est thymum, id est flos ; unde et apud Latinos aeris flos appellatur*.

UN NOUVEAU REGARD SUR LA "TOMBA DEL MEDICO" (MORLUNGO, VÉNÉTIE)

- (119) Interprétation de Marlène Aubin, doctorante à l'Université Pierre et Marie Curie, préparant depuis octobre 2013 une thèse intitulée "Révéler la chimie des préparations antiques à usage cosmétique ou médical impliquant des sels de métaux lourds" sous la co-direction de Ludovic Bellot-Gurlet (Laboratoire de Dynamique, Interactions et Réactivité [LADIR], UMR 7075) et de Philippe Walter (LAMS).
- (120) CELS. 6, 6, 22 ; 6, 6, 24 ; 6, 6, 27b ; 7, 7, 5 ; 7, 7, 7c ; 7, 7, 8f ; 7, 7, 15f ; 7, 7, 15h ; PLIN. nat. 34, 114 ; 34, 126 ; MARCELL. med. 8, 20 ; 8, 25 ; 8, 115 ; 8, 216.
- (121) Publications détaillées à paraître.
- (122) Voir à ce propos l'interprétation du nom de collyre *Diaelydriu* : voir M. PARDON-LABONNELIE - art. cité (2011), 164.
- (123) Scribonius Largus et Marcellus Empiricus ne présentent pas le nom de collyre *stacton* dans les mêmes termes : "Le collyre, que l'on appelle *stacton*" (SCRIB. LARG. 34 [= Sconocchia 26] ; *Stacton quod uocant*) ; "Le collyre, que les Grecs appellent *stacton*" (MARCELL. med. 8, 71 [= Liechtenhan I 130] ; *Collyrium, quod stacton uocant Graeci*).
- (124) PLIN. nat. 29, 17 (= Ernout XXIX 25) : *auctoritas aliter quam Graece eam tractantibus etiam apud inperitos expertesque linguae non est, ac minus credunt quae ad salutem suam pertinent, si intellegant*.
- (125) Voir DAUDE J. - *Les dérivés abstraits de qualité en latin : suffixes en-ia (-ies), -itia (ities), -monia (-monium), -ntia, -tus, -tudo et -tas. Étude lexicographique, morphologique et sémantique*, thèse de doctorat d'État, Paris III, 1985, notamment 1263.
- (126) Selon Jacques Voinot, "il n'y a pas de différence significative" entre *claritas* et *claritudo* (J. VOINOT - *op. cit.* [1999], 39, [s. u. *claritas*]).
- (127) Des traitements destinés à soigner les affections oculaires sont proposés dans les travaux de Caton, de Varron, de Celse, de Pline l'Ancien, de Scribonius Largus, de Columelle, de Quintus Serenus, de Gargilius Martialis, d'un Pseudo-Apulée, d'un Pseudo-Pline l'Ancien, de Vindicianus, de Palladius, de Pélagonius, d'un Pseudo-Chiron, de Végèce, d'un Pseudo-Antonius Musa, de Sextus Placitus, de Marcellus Empiricus, de Cassius Felix, de Théodore Priscien et de Caelius Aurelianus.
- (128) MARCELL. med. 8, 48 ; 8, 68.
- (129) PS. AP. herb. 35, 2 ; PLAC. med. 4, 5 ; 11, 3 ; 14, 7 ; 17, 1 ; 19, 2 ; 21, 1.
- (130) Ibidem 35, 2 (= Howald-Sigerist 19).
- (131) Une étude statistique des textes épigraphiques complètera le prochain inventaire des cachets à collyres.
- (132) Pour des études sur ce thème, voir C. MAGDELAINE - "Microcosme et macrocosme dans le *Corpus hippocratique* : réflexions sur l'homme et la maladie", *Eidolon*, L, juillet 1997, *Littérature et médecine*, 11-39 ; Fr. LE BLAY - "Microcosm and macrocosm: the dual direction of analogy in Hippocratic thought and the meteorological tradition", in Ph. J. VAN DER EUK ed. *Hippocrates in Context*, Leiden - Boston, E. J. Brill, 2005, 251-269.
- (133) Voir MARGANNE M.-H. - "L'emplâtre Isis et autres recettes d'origine égyptienne", in M. PARDON-LABONNELIE ed. *op. cit.* (2013), 63-82, pl. X.
- (134) Voir PARDON-LABONNELIE M. - "Ὀφθαλμιοὶ et *ocularii*. Les "oculistés" dans le monde gréco-romain", in A. GARCEA, M.-K. LHOMMÉ et D. VALLAT ed. *Polyphonia Romana* [Hommages à Frédérique Biville], Hildesheim, Olms, 2014, 65-78, sous presse. @ volume en cours d'envoi aux contributeurs.
- (135) Voir CARRACCI P. - "Medici e medicina in Aquileia romana", *AqN*, XXXV, 1964, 87-102.
- (136) Le cadran paraît être en os, comme celui d'Amiens : dans ce cas, "[l]a réalisation en os, sans doute d'un coût inférieur à un modèle en bronze, témoigne[r]ait d'un objet du quotidien utilisé localement et probablement produit sur place. [...] Cet exemplaire devait être un modèle assez courant et bien utile : les réserves des musées en contiennent d'autres qui attendent d'être reconnus comme cadrans solaires" (Chr. HOËT-VAN CAUWENBERGHE & É. BINET - art. cité, 127).

- (137) Ainsi une tombe de médecin découverte à Pydna (Macédoine) en octobre 2000 comprend-elle un “étui en os fermé par un couvercle de bronze” qui ressemble fort au cadran solaire exhumé à Morlungo : voir B. TSIGARIDA, V. DASEN, Y. MANNIEZ *et al.* - “L’identité du médecin et ses instruments”, *L’Archéo-théma*, XVI, septembre-octobre 2011, 14-15.
- (138) Elsa Van Elslande a repéré au moins quatre recettes différentes.
- (139) KORAĆ M - “ Medicus et chirurgus ocularius de Viminacium ”, *Starinar*, XXXVII, 1986, 64 (fig. 12, 59).
- (140) Voir *supra* note 119.

RÉSUMÉ

L’élaboration de l’inventaire et de l’étude synthétique des cachets à collyres, communément appelés “cachets d’oculistes”, comprend l’analyse physico-chimique des rares restes de collyres inscrits. Les fragments de collyres découverts dans une tombe de Morlungo (Vénétie) sont d’autant plus remarquables que le nom de remède empreint sur deux d’entre eux est encore énigmatique à l’heure actuelle et qu’ils sont associés, en contexte funéraire, à trente-cinq autres trouvailles. Ils avoisinent notamment des instruments chirurgicaux en bronze, une grande quantité d’ambre, un cadran solaire portable et une boîte à sceau. Les récentes données archéologiques, textuelles et technologiques rendent donc l’étude des restes de collyres de Morlungo donc particulièrement intéressante pour l’histoire de la médecine.

SUMMARY

The development of the inventory and synthetic study of collyrium stamps, commonly known as “oculist’s stamps”, includes the physico-chemical analysis of rare stamped collyrium’s remains. The fragments of collyrium which were discovered in a tomb of Morlungo (Veneto) are all the more remarkable as the remedy’s name stamped on two of them remains enigmatic at the moment and because of the association in a funerary context with an-other thirty-five finds. More specifically, they were discovered near surgical bronze instruments, a large amount of amber, a portable sundial and a seal box. Recent archaeological, textual and technological data thus make the study of the remains of collyriums of Morlungo particularly interesting for the history of medicine.